



**Clio. Femmes, Genre, Histoire**

16 | 2002

L'Histoire des femmes en revues France-Europe

---

## *Espaces Temps et l'histoire des femmes*

Christian Delacroix

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/173>

DOI : 10.4000/clio.173

ISSN : 1777-5299

### Éditeur

Belin

### Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2002

Pagination : 111-118

ISBN : 2-85816-641-2

ISSN : 1252-7017

### Référence électronique

Christian Delacroix, « *Espaces Temps et l'histoire des femmes* », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 16 | 2002, mis en ligne le 11 mars 2003, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/173> ; DOI : 10.4000/clio.173

---

Tous droits réservés

### *Espaces Temps* et l'histoire des femmes

Christian DELACROIX

Contrairement à d'autres revues représentées ici, *Espaces Temps* ne peut pas revendiquer le fait d'avoir participé jusqu'alors à la diffusion des travaux d'histoire des femmes ni celui d'avoir intégré dans sa réflexion sur les sciences sociales les apports de cette histoire<sup>1</sup>. Pourtant l'identité de la revue, largement indiquée par son sous-titre « Réfléchir les sciences sociales », est marquée, dès sa création, par la volonté de ne pas séparer la réflexion épistémologique des recherches empiriques ; ce souci de réflexivité est aussi un trait caractéristique de l'histoire des femmes (ou en tout cas de la *Gender History*). C'est en quelque sorte à partir de cette non-rencontre que je voudrais proposer quelques pistes de discussion sur la place, le plus souvent très limitée, de l'histoire des femmes dans les débats his-

---

1 Après cette intervention le 8 décembre 2000, la revue *Espaces Temps* a publié un article de Claudie Baudino et Amy Mazur « le genre gâché : la féminisation de l'action publique », *Espaces Temps*, « Repérages du politique », 76-77, 2001, pp. 68-80 (N.D.E.).

toriographiques récents en France<sup>2</sup>, sans aborder de front la question de sa très faible institutionnalisation.

Joan Scott, au début des années 1990, faisait la remarque, à propos des interventions à un forum sur « Histoire et théorie critique » publiés par l'*American Historical Review* en 1989, qu'aucun article ne prenait en compte l'impact de l'histoire des femmes sur les questions épistémologiques qu'affrontait alors la discipline<sup>3</sup>. En France, si on fait un rapide examen des ouvrages et articles qui présentent un état des lieux de la discipline<sup>4</sup>, l'histoire des femmes est très massivement absente en tant que telle dans les analyses d'ensemble de la conjoncture historiographique. Elle n'est certes pas ignorée<sup>5</sup> et elle a désormais acquis une légitimité scientifique dans le milieu historien, mais l'histoire des femmes reste le plus souvent traitée comme un domaine nouveau gagné au territoire de l'historien, un nouvel objet historique en quelque sorte, et non comme une autre manière de faire de l'histoire. Dans cette perspective, l'histoire des femmes est généralement rapportée aux développements de l'histoire socio-culturelle, ce que revendiquent d'ailleurs une partie de celles et ceux qui pratiquent l'histoire des femmes en France. Les thématiques de la construction sociale des catégories, celle des rapports entre représenta-

- 
- 2 Cette intervention a été rédigée avant la parution de l'article de Michèle Riot-Sarcey, « L'historiographie française et le concept de genre », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 47-4, oct.-déc. 2000, pp. 805-814.
  - 3 Joan Scott, « Women's History », in Peter Burke (dir.), *New Perspectives on Historical Writing*, The Pennsylvania State University Press, 1992, p. 66, n. 43.
  - 4 On peut retenir en particulier Bédarida (dir.), *L'histoire et le métier d'historien en France, 1945-1995*, Paris, Éditions de la MSH, 1995 ; Boutier Jean, Julia Dominique (dir.), *Autrement*, « Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire », n° 150-151, janvier 1995. « Le temps réfléchi. L'histoire au risque des historiens », *Espaces Temps*, n° 59/60/61, 1995. La délimitation rigoureuse d'un corpus de référence nécessiterait aussi de prendre en compte les interventions de nature épistémologique (sous forme d'articles) d'historiens comme Roger Chartier, François Bédarida, Antoine Prost, Jacques Revel.
  - 5 Témoignage parmi d'autres de cette reconnaissance, le dossier que les *Annales HSS* de janv.-fév. 1999 consacrent à l'histoire des femmes, sans parler du succès de *L'Histoire des femmes* en 5 volumes dirigée par Michelle Perrot et Georges Duby (Paris, Plon, 1991-1992).

tions et pratiques ou encore celle de l'instauration des identités et des liens sociaux<sup>6</sup> développés dans le cadre des propositions de dépassement ou des remises en cause de la macro-histoire sociale – souvent qualifiée de labrousienne – peuvent constituer autant de cadres théoriques accueillants pour la notion de genre, entendue comme construction sociale des rôles sexuels<sup>7</sup>. Mais remarquons que cela n'implique pas nécessairement l'adoption de la notion de genre comme catégorie « ordinaire » de la boîte à outils de l'historien du social ; pour prendre la mesure de l'opérativité de la notion, il nous faudrait une enquête sur les usages de la notion dans les travaux qui se réclament de l'histoire socio-culturelle en France. Dans ce type de traitement disons « intégrateur », l'histoire des femmes en tant que telle n'engage pas de manière autonome de redéfinition majeure du savoir historique, elle n'implique pas une épistémologie ou tout au moins des éléments d'épistémologie propres à l'histoire des femmes qui seraient appropriables par toute la discipline et cela explique assez largement qu'elle ne soit généralement pas retenue comme un acteur significatif de l'innovation historiographique.

La dimension épistémologique (au sens de revendication d'une rupture épistémologique avec l'historiographie empiriste et objectiviste dominante) est pourtant fermement revendiquée par la *Gender History* qui est à l'avant-garde de la *New Cultural History*<sup>8</sup> et qui se réclame du courant dit post-structuraliste (ou de la déconstruction) et de ce qu'il est convenu d'appeler, en France, le *Linguistic Turn*. J. Scott revendique explicitement cet ancrage dans la *Postmodern Theory* pour développer une épistémologie plus radicale nécessaire, selon elle, pour une politique féministe plus radicale. Dans cette perspective, l'épistémologie est non seulement l'outil privilégié pour sortir des impasses de l'histoire à dominante objectiviste, mais

---

6 Bernard Lepetit (dir.), *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995.

7 Arlette Farge, « L'histoire sociale », in François Bédarida (dir.), *L'histoire et le métier d'historien en France 1945-1995*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1995, p. 294

8 Lynn Hunt (ed.), *The New Cultural History*, Berkeley/ Los Angeles/ London, University of California Press, 1989.

aussi un instrument décisif de cette radicalisation politique<sup>9</sup>. De ce point de vue les clivages internes à l'histoire des femmes liés aux développements de la problématique du genre dérangent la logique intégratrice au sein de la galaxie de l'histoire socio-culturelle en France.

La « réticence » – voire le refus – à prendre en compte l'histoire des femmes (*i.e.* la *Gender History*) dans sa dimension proprement épistémologique est me semble-t-il une caractéristique commune à ces analyses françaises de la conjoncture historiographique.

On peut certes avancer pour expliquer cette faible prise en compte des apports de l'histoire des femmes la prégnance chez les historiens français d'un modèle universaliste d'intégration citoyenne qui rejeterait toute forme de différentialisme ou de communautarisme (y compris épistémologique !). J'aborderai plutôt trois éléments d'explication qui tiennent aux spécificités de l'historiographie française et qui ne se superposent pas forcément :

1) la prégnance d'un modèle d'intelligibilité historique privilégiant le déterminisme socio-économique – y compris dans ses formes remaniées par la problématique constructiviste – qui expliquerait en particulier le faible impact et le rejet des thèses du *Linguistic Turn*.

2) la persistance d'un empirisme historien qui répugne plus généralement au « théoricisme » (répugnance désormais partagée par les partisan-e-s de l'histoire sociale des femmes opposé-e-s à la « genderisation » de celle-ci).

3) une tradition historienne d'évitement de la question du sujet, qui s'est en particulier traduite par une mise à distance de la psychanalyse par la plupart des historiens français.

La première de ces caractéristiques – enracinée dans la tradition durkheimienne – expliquerait le rejet des thèses épistémologiques du *Linguistic Turn*, en particulier celle de la nature discursive – donc instable

---

9 Joan Wallach Scott, *Gender and the Politics of History*, New York, 1988, p. 4. La littérature sur le postmodernisme et les historiens aux Etats-Unis est immense ; pour une approche claire et des références bibliographiques, Joyce Appleby, Lynn Hunt, Margaret Jacob, *Telling the Truth about History*, New-York/ London, W. W. Norton & Company, 1994, chap. 6.

– des identités qui est centrale dans l'argumentaire épistémologique de la *Gender History*. C'est, dans la même perspective, la principale critique qu'un partisan du *Linguistic Turn* comme Gareth Stedman Jones adresse contre le recueil collectif dirigé par Bernard Lepetit, *Les formes de l'expérience*, recueil qui se veut une des modalités d'application du « tournant critique » des *Annales* pour sortir de ce qui serait la « crise » de la macro-histoire sociale d'inspiration labrousienne. Pour G. S. Jones, le recueil reste, dans l'ensemble, dans l'orbite du déterminisme sociologique propre à la tradition française des sciences sociales<sup>10</sup>. Au delà de cette critique, c'est une majorité d'historien-ne-s en France – ou tout au moins de ceux/celles qui interviennent sur les questions épistémologiques – qui ont fait du *Linguistic Turn* l'adversaire théorique *ad hoc* de leur lutte contre le relativisme qui est presque toujours associé au thème de la « fictionnalisation » de l'histoire (c'est le plus souvent Hayden White qui est visé). Cette instrumentalisation du *Linguistic Turn* tend à amalgamer des courants très différents et fait le plus souvent l'impasse sur les apports des courants narrativistes dans la mise en évidence des ressources cognitives du récit<sup>11</sup>. Par sa proximité théorique avec le *Linguistic Turn*, la *Gender History* serait en quelque sorte incluse dans cette condamnation. Quant au post-structuralisme ou à la « déconstruction » dont se réclame la *Gender History*, comme le fait remarquer Gérard Noiriel<sup>12</sup>, ces entités réputées françaises (Derrida, Foucault, Lacan...) n'ont pratiquement aucune pertinence théorique en France et singulièrement pour les historiens, ce qui assurément ne facilite pas l'accès aux travaux qui s'en réclament.

On peut pourtant se demander si cette condamnation globale du *Linguistic Turn* au nom de l'anti-relativisme n'est pas responsable de la connaissance très lacunaire en France des travaux se réclamant de ce courant<sup>13</sup>, même si quelques historiens (comme Roger Chartier, Jacques

10 Gareth Stedman Jones, « Une autre histoire sociale », *Annales HSS*, n° 2, mars-avril 1998.

11 Jacques Revel, « Ressources narratives et connaissance historique », *Enquête*, n° 1, 1995.

12 Gérard Noiriel, *Sur la crise de l'histoire*, Paris, Belin, 1996, pp. 144-148.

13 Jacques Guilhaumou, « De l'histoire des concepts à l'histoire linguistiques des usages conceptuels », *Genèses*, n° 38, mars 2000.

Guilhaumou, Gérard Noiriel, Simona Cerutti<sup>14</sup>) et quelques revues (je pense en particulier à l'impact de l'article de Geoff Eley dans *Genèses* en 1992) ont contribué à faire connaître ces travaux. Il est frappant par exemple de constater que le recueil sous forme de manifeste, *Pour une histoire culturelle*<sup>15</sup>, fasse aussi peu référence à la *New Cultural History* et aux débats liés au *Linguistic Turn* (ou encore aux *Cultural Studies*). C'est ainsi que l'histoire des femmes dans sa version *Gender* a certainement souffert de ce type de réception du *Linguistic Turn*. Il reste dans tous les cas à s'interroger sur ce type de construction d'adversaires théoriques et sur leur usage dans le contexte historiographique français récent.

De la même façon, il peut être utile de prendre en compte – y compris pour les réfuter – les justifications des choix épistémologiques de la *Gender History* avancées par J. Scott. Dans son compte rendu du livre de Gérard Noiriel *Sur la crise de l'histoire* dans *French Historical Studies*, tout en reconnaissant les excès possibles du *Linguistic Turn*, elle présente l'historicisation du *Gender* comme une réponse aux impasses auxquelles sont confrontés les historiens de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et comme une réponse plus adaptée aux caractéristiques du XXI<sup>e</sup> siècle (capitalisme global, statut précaire des Etats-Nations, post-communisme, post-colonialisme, remises en cause du « sens du temps » et de la notion de progrès)<sup>16</sup>. Cet ancrage en quelque sorte empirique, voire « positiviste » du projet de la *Gender History* doit sans aucun doute être discuté sur ce terrain aussi.

Quant à l'anti-théoricisme traditionnel de l'historiographie française (ce que Michel de Certeau nommait le « pragmatisme qui veille en chaque historien »<sup>17</sup>), qui serait un autre élément d'explication des réticences de cette dernière face aux prétentions épistémologiques ou théoriques de la *Gender History*, ce point constitue l'angle principal de la critique de

14 Simona Cerutti, « *Le linguistic turn* en Angleterre. Notes sur un débat et ses censures », *Enquête*, n° 5, pp. 125-140.

15 Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Le Seuil, 1997

16 Joan W. Scott, « *Border Patrol. A Crisis in History*. On Gérard Noiriel's *Sur la 'crise' de l'histoire* », *French Historical Studies*, Vol. 21, n° 3, 1998, p. 383-397.

17 Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris Gallimard, 1975, p. 99. Réédit. en Folio-histoire, 2002.

Gérard Noiriel contre la *Gender History*. Cette question de la place de la théorie ou de la philosophie ou de l'épistémologie (entendue dans une acception très large comme réflexion sur l'histoire telle qu'elle se fait, sur ses pratiques de connaissance) est bien sûr récurrente dans l'histoire de la discipline qui traditionnellement se méfierait du « théorique ». Mais n'a-t-on pas exagéré cette tradition historique empiriste ? Après tout, en dénonçant les préjugés des historiens contre la philosophie et les praticiens peu enclins à manier les idées, en prônant une « histoire problématique », n'est-ce pas Lucien Febvre qui rappelle, pour l'histoire comme pour les autres sciences, la prééminence des idées, de la théorie sur la collecte des faits ? Non seulement on peut opposer à cette méfiance à l'égard du théorique (entendu comme ce qui ressortit à la généralisation, la modélisation, voire à la formalisation) l'idée commune que toute pratique historique comprend explicitement ou non une épistémologie ou des thèses de nature épistémologique (un point développé par Raymond Aron notamment), mais rappeler aussi que les historiens mobilisent souvent consciemment des arguments de type épistémologique, en particulier dans des situations de débats ou de défense de la légitimité scientifique de la discipline. La critique du relativisme attribuée par de nombreux historiens français aux partisans du *Linguistic Turn* est un bon exemple de cette mobilisation d'arguments de type épistémologique<sup>18</sup>. La revendication épistémologique de la *Gender History* peut donc être analysée aussi comme une pratique historique ordinaire.

Quant à la question de l'évitement de la question du sujet dans l'historiographie française, il constitue sans doute un élément de résistance aux démarches de la *Gender History* dans la mesure où celle-ci « déconstruit » le sujet historique unifié, « immunisé » contre la différenciation sexuelle (et donc masculin) de l'historiographie dominante. Cet évitement peut être rapporté au contournement de la psychanalyse par une majorité des historiens français, contournement mené commodément sous la bannière du refus de l'inconscient collectif. Ce refus visait certes

---

18 Voir, entre autres, François Bédarida, « L'historien régisseur du temps ? Savoir et responsabilité », *Revue historique*, n° 605, janv.-mars 1998.



les théories de Jung et l'idée de toute entité mentale collective détachée de tout ancrage social. Mais, du même coup, c'est ce que la connaissance historique ne peut pas saisir, cet inconnu, cet indéterminé difficilement assignable par les procédures historiennes habituelles, qu'Alphonse Dupront désignait par le terme de « panique », qui est comme nié, laissé hors connaissance<sup>19</sup>. On peut tout à fait faire le même type de remarques pour cet « autre » indéterminé de l'histoire (Certeau parle aussi de « reste inexplicé ») qu'est la femme et plus largement cette limite et cet impensé de la connaissance historique qu'a longtemps constitué la construction de la différence sexuelle. La thématique du « retour du sujet », ou de l'individu, utilisée en particulier par les défenseurs de la « nouvelle histoire politique » – contre l'histoire sociale de filiation labrousienne – est de ce point de vue une autre forme de cet évitement de la question du sujet, elle tend trop souvent à réinstaller le sujet conscient, transparent à lui-même, en position épistémologique déterminante<sup>20</sup>. L'histoire des femmes peut être, de ce point de vue, un élément décisif dans la prise au sérieux de ce que Certeau pointait comme la singularité radicale du discours historique : « la représentation privilégiée d'une science du sujet, le sujet y étant défini à partir du point où l'institution du langage s'articule sur l'organisation biologique »<sup>21</sup>.

La question de la prise en compte des apports de l'histoire des femmes dans les débats historiographiques est donc certainement un révélateur utile des recompositions historiographiques en cours et particulièrement des oppositions des systèmes interprétatifs qui s'y expriment (B. Lepetit) et les revues d'histoire ont bien sûr un rôle particulièrement important dans la diffusion de ces apports et dans la clarification des enjeux de ces recompositions.

19 Sur cette question voir M. de Certeau, *op. cit.* n. 11, p. 51 et *EspacesTemps*, « Michel de Certeau, histoire et psychanalyse. Mises à l'épreuve », n° 80-81, 2002.

20 Christian Delacroix, « Cet entrelacs de similitudes et de différences », *EspacesTemps*, *ibid.*

21 M. de Certeau, *op. cit.* n. 11, p. 120. M. de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Folio-essais, 1987, p. 114. réédit. Folio-histoire, 2002.